

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

Parmi les révolutions que ce siècle a vues s'accomplir, il en est une qui a vivement excité les sympathies de la France, et dont les suites ne sont pas sans importance pour nos propres destinées : c'est la révolution qui a délivré la Grèce. Les hommes de la génération présente, en ces tristes jours d'abattement moral et de prostration politique, peuvent regretter ces années d'enthousiasme pendant lesquelles, unis pour une cause qui était à la fois celle de la religion et de la liberté, celle des beaux souvenirs et des généreuses espérances, ils suivaient avec un intérêt passionné la lutte héroïque soutenue par les Klephtes du Pinde ou les marins d'Ipsara, alors qu'on se racontait dans les salons de Paris les désastres de Missolonghi, les massacres de Chio, les exploits de Canaris. Les femmes quêtaient pour donner de la poudre aux Hellènes, les soldats français allaient les aider à vaincre, des hommes éminents formaient un comité destiné à seconder leurs efforts. M. Villemain retraçait éloquemment leur histoire. M. de Chateaubriand, écrivain,

orateur, ministre, prêtait à cette noble cause sa plume, sa parole, ses actes et l'appui de sa gloire. L'Académie française ne voulut pas rester étrangère à ce mouvement généreux ; elle choisit pour sujet du prix de poésie *l'Indépendance de la Grèce*. A cette occasion furent composés les vers qu'on va lire. Alors enfoncé dans une petite ville d'Allemagne, d'où j'avais fait le vœu très-peu raisonnable de ne plus sortir, j'étais loin de penser que je verrais jamais la Grèce ailleurs que dans les savants cours de M. Welcker et dans les récits de mon ami Schinas. Je n'envoyai pas mes vers au concours. J'étais à cette époque atteint d'un grand découragement de la vie ; d'ailleurs, comme on le verra par la fin du morceau, mon but aurait été de faire une quête pour les Grecs en recevant le prix si je l'avais obtenu. Mon absence était un obstacle invincible à l'exécution de ce projet qui m'avait porté à concourir. Je ne concourus pas. Aujourd'hui, en publiant cette poésie d'un autre âge, j'agis à la manière des héros antiques, qui laissaient à leurs hôtes un don brillant ou modeste selon que les avait partagés Jupiter. J'offre à la Grèce délivrée, que j'ai visitée avec tant de bonheur, l'hommage que j'adressai avec tant de sympathie à la Grèce armée contre ses tyrans.

Les Grecs ont triomphé. A Navarin et en Morée, la France a partagé et assuré leur triomphe. Comment n'y aurait-il pas entre les deux peuples amitié sincère et union constante ? comment ne seraient-ils pas enchaînés l'un à l'autre par ce lien qui subsiste entre deux frères d'armes qui ont combattu côte à côte et vaincu ensemble ? Aussi le nom français est resté popu-

laire en Grèce. La Grèce se défie des Anglais et des Russes, qui ont intérêt à la dominer; elle aime les Français, qui ont intérêt à ce qu'elle soit indépendante. Ce qu'on appelle en Grèce le parti français n'est pas un parti, c'est l'opinion nationale. Il se compose des meilleurs, des plus fiers et des plus sages patriotes. C'est vers la France que se tournent les regards des hommes désintéressés qui désirent sincèrement que leur pays prospère et s'agrandisse. De son côté, la France aime la Grèce. Elle l'a aidée à naître; elle suit avec intérêt les premiers pas de cet enfant vigoureux qui est un peu le sien, qu'elle a allaité de son sang, qui étouffe dans les langues étroites taillés avec trop de parcimonie par les avarés ciseaux de la diplomatie européenne. Elle voudrait le voir se mouvoir plus à l'aise sous son beau ciel; elle voudrait et elle doit vouloir qu'un État respectable se fonde entre l'influence anglaise et l'ambition moscovite. Mais quand la France sera-t-elle assez libre au dedans pour être forte au dehors? quand reprendra-t-elle son ancien patronage des États chrétiens de l'Orient? En attendant cet avenir dans lequel il faut s'obstiner à espérer, et auquel Dieu nous préserve de renoncer! la Grèce, réduite à elle-même, doit évidemment travailler à développer tout ce qu'il y a d'énergie, d'activité dans ses citoyens, de ressources dans son sol et son climat; elle doit s'organiser, se fortifier, s'éclairer, s'enrichir, et attendre les événements. C'est le parti qu'elle a pris. S'il reste énormément à faire, il faut reconnaître que depuis trente ans beaucoup de choses ont été faites. D'abord l'ordre a été fondé; la sécurité règne sur la terre et sur la mer. Ce n'était

pas chose facile d'établir une police exacte dans un pays dont les pirates avaient quelque renommée, et qui s'était affranchi surtout par le bras de ses Klephtes. Maintenant on navigue sans aucun danger à travers l'Archipel. Quant aux Klephtes, de peur qu'ils ne continuassent à trop mériter un nom sur lequel leur vaillance venait de jeter tant de gloire, on en a fait des gendarmes.

La population s'est considérablement accrue, sous le régime de la liberté et sous l'empire de la paix. La petite île de Syra, qui ne renfermait que quelques maisons, compte aujourd'hui vingt mille habitants. Il ne se passe pas de semaine qu'elle ne lance un navire à la mer. Athènes n'existait pas, pour ainsi dire, après la guerre; à peine quelques masures étaient encore debout: Athènes renferme aujourd'hui une population de plus de trente mille âmes, qui augmente chaque jour. Enfin, et c'est là ce qui, malgré toutes les difficultés du présent, répond de l'avenir, ce peuple a un profond sentiment de nationalité, un vif et sincère amour de la patrie. Il croit à lui-même, il croit à ses destinées. Il peut faire des fautes, mais il est plein de confiance et de courage. Il se sent Grec, il se veut libre, il se rêve grand. Avec cela on peut tâtonner, hésiter, souffrir: on ne périt pas.¹

¹ Écrit en 1844, revu en 1858.

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

1827

Un bruit sourd se répand du Danube à l'Épire ;
Le montagnard l'entend, de l'Olympe indompté,
Le matelot sur son navire.
Que veut ce cri?... Quels vents, quels flots l'ont apporté ?
On ne sait, mais il dit : Vengeance, liberté !
Il dit à l'univers que la Grèce respire !

Le monde la crut morte et pleura son flambeau ;
L'Europe l'oublia longtemps sous les décombres ;
Les voyageurs allaient mesurer son tombeau ;
On la rangeait parmi les ombres.

Elle vit cependant!... Ne vous trompez-vous pas ?
Non ; voyez : son front se colore,
Son cœur dans son sein bat encore.

Pour ressaisir un glaive elle a levé son bras.
Et, comme s'étonnant d'une nouvelle aurore,
Passant sa faible main sur son front gracieux,
A la clarté du jour elle a rouvert les yeux.
Qu'elle est changée, hélas ! mais qu'elle est encor belle !
Ses enfants étonnés s'empressent autour d'elle,
Elle alors par degrés renaissant au réveil,
Laisant errer ses yeux encor pleins de sommeil,
Elle dit de grands noms : Thésée, Alcide, Achille,
Lycurgue, Périclès, Marathon, Thermopyle....
Ils ne comprennent pas ;... ces noms pourtant sont beaux ;
Peut-être ils les ont lus gravés sur des tombeaux.
Mais bientôt disparaît comme au sein d'un nuage

De ce passé confus la fugitive image.
La Grèce enfin s'anime. Elle dit cette fois
Du janissaire impur l'arrogance barbare,
Des pachas gorgés d'or la tyrannie avare ;
Elle montre des fers, elle agite une croix,
Dit aux fils leurs parents qu'a massacrés le glaive
Dit les enfants ravis, les temples profanés,
Et les prêtres martyrs, dans Byzance traînés.
Ils comprennent alors. Un nouveau bruit s'élève ;
C'est le bruit du canon qui gronde sur les mers ;
C'est le bruit qu'en tombant font retentir les fers,
Et de la liberté le chant remplit les airs !

LA GRÈCE.

O France ! viens à moi, toi classique et chrétienne ;
Une part de ma gloire et ma cause est la tienne.
O France ! viens me secourir.

LA FRANCE.

Me voici, me voici, glorieuse victime ;
Partout où l'on combat, partout où l'on opprime
Mes belliqueux enfants sont pressés d'accourir.
Pour toute cause magnanime
Mes enfants aiment à mourir.

LA GRÈCE.

O Russie ! ô ma sœur, ma sœur par la prière,
N'avons-nous plus de communs ennemis ?
N'es-tu plus chrétienne et guerrière ?
Ma sœur, me tiendras-tu ce que tu m'as promis ?

LA RUSSIE.

Résiste ou sers, triomphe ou meurs, ô Grèce ?
Si j'ai promis, c'est un songe oublié.
Pour tes malheurs je n'ai point de pitié,
D'autres pensées occupent ma sagesse.
Je regarde vers l'Occident.

Sur douze États vois ma main suspendue ;
Vois du Nord au Midi sa grande ombre étendue
Je veux courber au joug le siècle indépendant ;
Je veux...

LA GRÈCE.

Malheur à toi, si ta démence l'ose,
Si, pour lutter à l'aise avec l'esprit humain,
Pour la troisième fois, tu désertes ma cause,
Quand c'est toi qui m'a mis les armes à la main !...
Déjà pour te punir de ta lenteur fatale
Les flots ont inondé ta fière capitale.

Frémis, pour toi s'apprête le plus grand deuil :
Cette main qui pesait sur le volcan qui gronde
Se détache et tombe au cercueil¹.
Où donc est cet éclat que vantait ton orgueil ?
Je ne vois qu'une nuit profonde
Où la sédition agite son flambeau,
Un trône que le sang inonde
Et des gibets sur un tombeau.

Tu portes dans tes mains l'esclavage du monde,
Mais tu pourrais ployer sous le fardeau ;
Sens-tu frémir ta base et chanceler ta cime,
O colosse de glace incliné sur l'abîme ?....

Entends du moins ma voix, île de liberté ;
Angleterre ! Angleterre ! à ta superbe rive
Sur l'aile de tes vents que ma prière arrive ;
Mais tu ne réponds point... Dans ta sécurité
Tu ris de l'univers par l'orage agité.
Qu'importe à tes calculs que je vive ou j'expire ?
Pour toi finit le monde où finit ton empire.

¹ Le débordement de la Néva.

² La mort d'Alexandre et les troubles qui la suivirent.

Tandis que ton orgueil sourit à tes trésors,
Je baigne en vain de pleurs ma plage ensanglantée
Et ma plainte vers toi de flots en flots portée
Va se briser avec eux sur tes bords.

BYRON.

O Grèce ! un cœur anglais a recueilli ta plainte,
Un cœur que les ennuis ont brisé sous leur poids,
Où du monde et du ciel l'espérance est éteinte,
Surpris de battre encor se réveille à ta voix.
Oui, je la reconnais, ta voix plaintive, ô Grèce ;
Elle m'a rappelé les jours de ma jeunesse,
Les pensers d'un autre âge et les temps d'autrefois.
Quand tu charmais d'Harold la rêveuse tristesse,
Tes vallons résonnaient du pas de mes chevaux,
Mon corps avec amour se baignait dans tes eaux ;
Oui, Grèce, je t'aimais ainsi qu'une maîtresse
Et je pleurai ton sort avec tendresse,
Ainsi qu'on pleure des amours.
Aujourd'hui du tombeau ta tête se redresse,
Le fer brille en ta main et tu combats, j'accours.
Tiens, je jette à tes pieds ma gloire, ma richesse
Et le vain reste de mes jours.

Que je suis las de ces jours qu'il faut vivre

Pour regretter et pour souffrir !

Ah ! de tes fers que ma main te délivre

Et sur ton sein qu'on me laisse mourir.

.....
Missolonghi ! c'est là que Byron doit périr.

Missolonghi ! ce nom sera bientôt célèbre

Par l'infortune et la valeur.

Ainsi toujours, Byron, sort brillant et funèbre,

Tu trainas sur tes pas la gloire et le malheur.

- « Missolonghi tient-il encore ?
 —Oui, l'on espère des secours.
 —Ses braves que la faim dévore?...
 —N'importe, ils combattent toujours. »

Ainsi, les yeux tournés vers les deux mille,
 Chacun en frémissant s'informait de leur sort,
 Et tous les cœurs battaient pour cette noble ville
 Comme pour un ami menacé de la mort.

Mais son jour est venu, jour de deuil et de gloire,
 Jour de massacre et de victoire.

« Allez, frères, ont dit quelques-uns des héros ;
 Les Turcs vont être là, fuyez au sein de l'ombre ;
 Longtemps notre carnage occupera leur nombre.
 Pendant que nous mourrons, aux baisers des bourreaux,
 Aux caresses de sang, aux supplices infâmes,
 Dérobez, dérobez nos enfants et nos femmes. »
 Ils marchaient dans la nuit craignant de respirer,
 En silence auprès d'eux s'avançaient leurs compagnes,
 Et les enfants n'osaient pleurer !
 Pourront-ils gagner les montagnes,
 Ils sont sauvés! —Non ; ô crime ! ô douleur !
 Ils sont trahis ! trahir tant de malheur !

LA GRÈCE.

Mourez, vous que je peure en ces ombres affreuses,
 Et le vieillard débile et l'enfant innocent.
 Et vous, mères plus malheureuses,
 Donnez pour moi votre généreux sang,
 Donnez pour moi vos âmes généreuses !

Ainsi disait la Grèce..... ou plutôt, non, c'est moi,
 C'est vous qui m'entendez, c'est toute fibre humaine
 Qui palpète d'espoir et qui frémit d'effroi.

Assez d'un art menteur.—La vérité m'entraîne.
 Oui, notre art est habile et nos tableaux touchants.
 Ils meurent, ces héros, sur les remparts en cendre,
 Ils meurent, mais en vain, sans pouvoir les défendre ;
 Ils meurent, nous chantons, je rougis de mes chants,
 Et vous tous plus longtemps rougiriez de m'entendre.
 Ah ! plus de chants, des pleurs!... pas de pleurs, un peu d'or
 Pour sauver ce qui reste et qui combat encor.
 Après, nous chanterons des hymnes à leur gloire,
 Après, nous verserons des pleurs sur leur mémoire,
 Mais d'abord donnons-leur de quoi briser leurs fers ;
 Donnons du pain, donnons des armes ;
 Des pleurs valent mieux que des vers,
 Un denier vaut mieux que des larmes.